

# LE FRONDEUR

ABONNEMENT UN AN (52) 5 F 50

BUREAU RUE DE LA LETUVE

15 C<sup>MES</sup> = LE N<sup>O</sup>

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

## LE JOUR DE L'AN

LE MATIN LE SOIR



ABONNEMENTS :  
Un an . . . . . fr. 5 50  
Franco par la Poste

Bureaux :  
12 - Rue de l'Étude - 12  
A LIÈGE

# LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

ANNONCES :  
La ligne . . . . . fr. » 25

RÉCLAMES :  
Dans le corps du journal  
La ligne . . . . . » 1

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits.

## MORT DE M. L'ECHEVIN ZIANE

### LA FIN D'UN HÉROS

C'en est mort, il est fait !... Pardon, c'en est fait, il est mort.

Nous ne le verrons plus, présidant aux travaux gigantesques dont il avait pris l'initiative.

Hélas !

Ainsi passent les hommes.

L'Europe est bien durement éprouvée depuis qu'a commencé cette triste année 1883. Lundi, Gambetta. Jeudi, Ziane. C'est 1883 qui sera l'année terrible.

Rien ne faisait prévoir la fin si prochaine de Zizi. Rien n'était changé à ses habitudes. Il faisait toujours des sottises et des jeux de mots. Il partageait toujours ses affections entre la Renaissance et le Continental. Mercredi encore, nous l'avons surpris contemplant, avec amour, les deux perches qui gâtent l'admirable perspective de la rue Grétry.

Et aujourd'hui, plus rien ; cette belle existence s'est éteinte brusquement.

C'est d'un pas ferme encore que, jeudi dernier, Zizi a pris, pour la dernière fois, place au banc qu'il honorait, depuis bientôt neuf ans, de son auguste présence. C'est d'une voix non moins ferme qu'il a annoncé, à ses collègues émus, que la ville venait de perdre le plus brillant et le plus poli (du côté du crâne, surtout) de ses échevins. Pas un mot, pas un cri, pas un sanglot ne s'est fait entendre dans la salle du Conseil, mais brusquement le gaz s'est éteint. Le ciel avait tenu à prouver que désormais le Collège était privé de lumière. Les détracteurs du célèbre échevin étaient confondus. Comment, l'éminent Zizi n'était démissionnaire que depuis 10 minutes et déjà rien n'allait plus, pas même le gaz !

Quel présage pour l'avenir, mon Dieu !

On comprend que nous n'en disions pas davantage aujourd'hui. L'émotion, la pénible émotion sous le coup de laquelle nous nous trouvons encore, nous arrache les larmes des yeux et la plume des mains. L'heure n'est pas venue de discuter ce que valut l'orateur, l'homme de tête. Aujourd'hui, nous ne pouvons que pleurer notre infortune camarade ; mais, demain, l'impertinente histoire dira ce qu'était ce génie méconnu auquel la postérité saura ériger la statue qu'il mérite.

### Quand le diable se fait vieux.

Le Rasoir a profité du nouvel an pour se donner un coup d'encensoir et... pour faire de la morale.

Oui, le Rasoir moraliste !

Non plus le gai Rasoir du regretté Victor Lemaître qui, aidé de joyeux et spirituels Figaros, avait pris une si belle place dans la presse humoristique ; mais le Rasoir qui depuis deux ans marche comme rédaction aussi gravement que le grave journal de la place St-Lambert et s'évertue à être gai comme un éléphant qui voudrait danser sur une toile d'araignée.

Le Rasoir se vante d'avoir atteint le chiffre de 350 numéros. Nous lui ferons remarquer que dans ce nombre, il y en a environ 300 qui sont signés Victor Lemaître, et s'il vit encore, c'est sur l'ancienne réputation de son fondateur.

Nous lui laisserions l'innocente joie de se congratuler lui-même, si tout en chantant ses louanges il n'émettait pas des phrases comme celle-ci.

« Par ce temps de débordement de publications malsaines et d'accusations fielleuses qui frisent le délit de presse et ne touchent qu'à ce qui est dans l'impuissance de répondre. »

Le Frondeur avait été condamné pour délit de presse — comme du reste la Chronique et la plupart des journaux qui ne sont pas rédigés par de plats valets de plume — l'allusion aux délits de presse est pour nous, Saluons.

Le Rasoir est furieux de voir d'autres feuilles de son ancien genre tirer et se vendre au double, au triple et au quintuple du Rasoir actuel et il épanche sa bile.

Nous n'aurons pas à faire l'éloge du Frondeur, mais nous dirons au Rasoir qui doit se connaître en frisures, que si nous avons eu des délits de presse ils n'avaient rien de honteux pour nous.

Avec le mode de justice actuel, un journaliste qui dirait que Cartouche et Mandrin sont des voleurs, se verrait attaqué devant les tribunaux par ces messieurs et serait condamné à des dommages et intérêts envers ces honnêtes personnages, le tout agrémenté de la prison ; car les preuves ne seraient pas admises et le journaliste, cette bête noire des magistrats, serait croqué comme le plus criminel des malfaiteurs.

Nous critiquons les vices, les faussetés, les lâchetés, et nous ne le faisons qu'avec certitude des faits ; nous nous adressons à ceux qui peuvent nous répondre ou qui ont des amis capables de le faire, et toujours au Frondeur, on trouvera derrière le pseudonyme, souvent transparent, l'auteur véritable de l'article, prêt à donner toute explication à quiconque voudrait réclamer.

Le Frondeur n'a pas l'âge raisonnable du Rasoir (350 n<sup>os</sup> y compris les 300 de Victor Lemaître) il n'atteint qu'à peu près la moitié de ce chiffre, mais il est solide et vaillant et ne ressent aucune espèce de ces décrépitudes qui ramollissent le cerveau, inspirent la crainte du diable et de l'enfer et font qu'on moralise et qu'on radote dans ses vieux jours.

Que le Rasoir se contente d'être un journal sérieux, une espèce de résumé des faits politiques de la quinzaine, écrit avec des plumes dignes de faire partie de la rédaction du journal gaga ; mais qu'il ne se mêle pas de moraliser ses confrères à moins que, subissant une troisième transformation, il ne devienne frère prêcheur avant de mourir.

L'instrument que, Victor Lemaître et ses copains maniaient si adroitement, s'est un peu ébréché sous la nouvelle direction, mais on pourrait encore en faire une lancette de docteur Saugrado ou de frater quelconque, en chasse de quelque rare client assez naïf pour se confier à sa science. C'est le bonheur que nous lui souhaitons.

Voilà donc M. Ziane démissionnaire.

Seulement, puisque jusqu'à ce qu'on lui ait trouvé — non pas un remplaçant — les hommes comme lui ne se remplacent pas — mais un successeur — il remplit toujours ses fonctions, nous lui adressons une dernière prière.

S'il y fait droit, il rachètera bien des erreurs et se fera pardonner bien des fautes.

S'il a souci de l'opinion que la postérité aura de lui, qu'il profite donc de ses derniers jours de puissance pour faire enlever les deux perches qui gâtent de plus en plus l'admirable perspective de la rue Grétry !

### Notes d'un Ménétrier Liégeois.

Le morne retentissement du dernier concert — dit d'élèves — de notre Conservatoire de musique, composé d'œuvres exhumées, en majeure partie, des cartons poudreux d'auteurs liégeois vivants, a déterminé l'érudite et éminent directeur de cet utile établissement, M. Th. Radoux, à inscrire au programme de son prochain grand concert, des pièces exclusivement liégeoises et à ne faire entendre, dans cette solennité artistique, que des virtuoses indigènes.

On ne peut qu'applaudir à cette façon exclusive, de cultiver et d'appliquer l'art musical, en présence des facilités que les dilettantes peu éclairés de la cité de Grétry, ont de se rendre, soit à Bruxelles, Anvers, Aix-la-Chapelle, voire même Verviers, pour applaudir des productions étrangères souvent très-inférieures — de l'école wagnérienne.

Nous pouvons annoncer, dès à présent, que C. Thompson, notre nouveau et illustre professeur de violon à l'université ; qui vient encore d'obtenir un succès si bruyant à Paris — et dont le Journal de Liège révélait les études approfondies de hautes mathématiques alchimiques d'empirisme médical, etc..., rehaussera de plusieurs

tons, cette intéressante et patriotique fête musicale.

Ce n'est pas une indiscretion de faire part aux lecteurs du Frondeur, de ce bruit, tout musical, qui ne peut du reste, s'élever sans fondement ; que les fonctions marquantes et si enviées, de membre passif de la Commission, dite administrative de notre école de musique, en remplacement de J.-B. Rongé, sont destinées à M. Adolphe Hacken, négociant et président à vie, du cercle choral d'amateurs de la Société d'Emulation.

Le Journal de Liège — déjà nommé — regrettant la mort de J.-B. Rongé, disait, discrètement, de ce dernier, qu'il était le seul musicien de la Commission. Adolphe Hacken complète on ne peut plus ce vide.

— On assure dans les sphères musicales de notre ville, que M. Ed. Cabel, ancien ténor léger, au grand-opéra de Liège, l'emportera sur les cent et nonante-neuf, et deux cents postulants acharnés qui se disputent la place considérée de professeur de chant italien dans l'établissement, sans rival, dirigé par Th. Radoux, place devenue vacante depuis que L. Terry a graisé hélas, et si inopinément — ses bottes légendaires — pour un monde musical meilleur.

Malgré sa petite taille — Ed. Cabel pense-t-on bien passera sous la jambe à l'extatique Fabry-Rossius — renversera le gros Duyzings, enrouera Didi Henard, l'artiste lyrique pensionné ; enfin, triomphera de son rival et ami Tilman, malgré ses parties carrées.

— Fâcheuse nouvelle ! M. Eug. Hutoy, malgré toute sa bonne volonté, se trouve dans l'alternative d'abandonner ses utiles concerts populaires, les seuls qui aient rendu de véritables services à l'art musical, pour se consacrer, tout entier, aux soins incessants que lui suscite le cercle choral des dames amateurs de l'Emulation. En-dehors des heures nocturnes que lui laissent ces dames, notre vaillant maestro, s'occupe de la composition d'une nouvelle ouverture jubilaire, en vue du second centenaire de la dite Société d'Emulation.

D'autres nouvelles musicales importantes sont aussi signalées à notre étroit horizon artistique, nous nous ferons un plaisir — à grand orchestre — d'en entretenir les dilettantes nombreux abonnés du Frondeur dans un prochain numéro. MIRLITON.

### IL EST MORT !

ROMANCE

(Air de Gastibelza.)

Entendez-vous ce grand cri de détresse :  
Ziane est mort !  
Bientôt suivi d'un long cri d'allégresse :  
Il n'est plus mort !

Puis revenu d'un cri de tristesse :  
Il est remort !

Ah ! de Poulet, que l'âme si traîtresse,  
Ait le remords !  
Ait le remords !

### LE JOUR DE L'AN

Dans la bourgeoisie

Minuit sonnant.

La tendre épouse, qui n'a pas fermé l'œil de crainte de laisser passer ce moment, secoue vigoureusement son maître et seigneur, puis lui administre trois bons gros baisers : deux sur les joues, le troisième sur le bonnet de coton.

LE MARI. — Hein ! quoi ? qu'est-ce qu'il y a !

MADAME. — Mais, mon gros loulou, il est minuit.

LE MARI. — Eh bien, bonne avance pour une heure ! (Il se recouche).

MADAME (le secouant de nouveau). — Oui, mais, tu oublies donc, c'est aujourd'hui le 1<sup>er</sup> janvier, c'est la nouvelle année. (Elle tend la joue).

LE MARI (se renfonçant dans l'oreiller). — Ah ! oui ! alors il faudra te lever tôt

pour frotter mon uniforme : Je dois aller chez le Gouverneur avec les officiers de mon bataillon. (Il se rendort.)

MADAME. — Et dire qu'on appelle ça un homme ! Oh, mes rêves de jeune fille, où êtes-vous ? Moi qui croyais que le mariage...

LE MARI (révult). — Certes, monsieur le Gouverneur, le dévouement de la garde-civique est assuré à notre auguste souverain et à tous les gouvernants que la nation se donne. et moi-même, je suis toujours prêt....

MADAME. — Toujours prêt !..

Décidément nous sommes bien le jour de l'an ; voilà les mensonges qui commencent.

\*\*\*

Cinq heures du matin.

Un petit gargon, déguenillé comme plusieurs don César de Bazan, colle sa bouche à la serrure : « Inn bonne année ! Parfait santé, c'est on p'tit valet vos avez de bonheur après ! »

MONSIEUR (se réveillant). — Hein !

LE GAMIN (criant plus fort). — C'est on p'tit valet, vos avez de bonheur après !

MONSIEUR. — Oh, mais, c'est intolérable ; je vais lui donner son compte. (Il prend un objet en porcelaine — qui n'est pas la théière — et en verse le contenu sur la tête du matinal galopin).

Après avoir refermé la fenêtre :

« En voilà au moins un qui ne reviendra plus ! »

Le gamin au dehors :

Grand chinis, qwand vo n'allez nin à djal qui v's.....

\*\*\*

Huit heures.

Monsieur, en grand uniforme de garde civique, contemple complaisamment sa noble image réfléchie dans la glace.

Entre un égoutier, qui tourne et retourne sa casquette entre ses doigts, en balbutiant un compliment de bonne année.

« Tieu, fait monsieur, vous ne vous occupez aucun des petits égouts, aujourd'hui ; vous avez tous les goûts collecteurs ! »

Et monsieur, enchanté de son bon mot, s'en va fièrement exhiber son uniforme et sa personne devant les autorités, en laissant sa femme se débrouiller avec l'armée des pauvres gens bien intentionnés, qui arrivent la bouche en cœur et la main tendue.

\*\*\*

Une heure de l'après-midi.

A Bodega.

— Allons, capitaine, un cinquième et dernier porto !

— Non, merci, ma femme m'attend pour dîner.

— Voyons, encore un petit. Ce n'est pas tous les jours la nouvelle année, que diable !

— Soit encore un, mais c'est le dernier !

\*\*\*

Six heures.

Monsieur rentre complètement transformé en Polonais. Il n'a plus ni schako ni épaulettes. En revache, il a un superbe plumet.

MADAME. — Comment est-il possible ! Dans quel état t'es-tu mis ?

MONSIEUR (bégayant). — Dans que... quel état, bobonne !... mais... c'est bien simple... au... aujourd'hui, je suis dans l'état... militaire... et... demain... je serai dans l'état civil !..

MADAME. — Ma foi, cela ne m'étonnerait pas... vous êtes ivre-mort...

Ah, mes rêves de jeune fille ! Que faire à présent avec un pareil homme.

MONSIEUR. — Tirez-moi mes bottes !

### Dans le peuple.

Une mansarde. Un berceau en fer. Deux lits. Dans l'un, un homme décharné, grelottant de fièvre et une femme. Dans l'autre, une demi-douzaine d'enfants, garçons et filles. L'aimé peut avoir treize ans, le plus jeune deux. Dans le berceau, un tout jeune enfant crie.

Quatre heures du matin.

La femme se lève et allume une chandelle, plantée dans une bouteille.

— Allons, mes enfants, mettez-vous en route. Voici les nûles, si vous rappez assez, il y aura du boudin pour dîner aujourd'hui et du pain pour toute la semaine. Peut-être que dans huit jours le père sera guéri.

Les quatre plus grands se lèvent. Les deux garçons pleurnichent un peu. Il fait encore si noir et le vent souffle bien fort. Les filles ne disent rien. La femme s'habitue vite à la misère.

Les petits se partagent une croute de pain que la mère leur donne, puis, ils prennent chacun un paquet d'hosties et s'en vont par les rues sombres. Il faut bien arriver tôt, n'est-ce pas, il y a tant de gens qui ne donnent qu'au premier enfant qui vient souhaiter la bonne année.

Et la mère, qui a écouté se perdre dans l'éloignement, le bruit des pas des pauvres petits, vient s'asseoir près du berceau et se met à songer...

Midi.

Les enfants sont rentrés. Les filles ont peu reçu. Les femmes de la petite bourgeoisie ne veulent donner qu'aux petits garçons. Ailleurs on ne donne rien. Les gamins eux, ont été plus heureux que les petites sœurs, et ils rapportent de gros tas d'argent, trois francs au moins.

De plus, on a donné à une des petites, trois grosses galettes enveloppées dans un vieux journal.

Et pendant que la famille se régale, le plus grand des garçons, qui a été à l'école, se met à lire le morceau de journal.

Il y a dessus le compte-rendu d'une séance où un grand ministre a parlé.

Et l'enfant lit tout haut le passage suivant qu'il ne comprend guère :

« Certes, messieurs, je suis de ceux qui croient que les députés élus par un corps électoral composé de gens aisés font tout ce qui est nécessaire pour le bonheur du peuple, et cela, tout aussi bien que s'ils avaient besoin de se faire élire par le peuple lui-même, mais Dieu me garde de chercher querelle à ceux qui se font les champions de sottises revendications populaires : ce sont là des grelots qu'il faut laisser dans la politique où les amusements sont rares ! »

En ce moment une voix creuse part du lit.

— Il y aura-t-il assez pour du pain et du feu jusqu'à samedi ?

— Non, répond la femme.

### Dans le monde officiel

Monsieur le bourgmestre et messieurs les échevins, en grand uniforme, prennent position dans la salle du conseil. C'est là qu'ils doivent recevoir les notabilités civiles et militaires qui viennent les féliciter. Monsieur le bourgmestre est mal à l'aise. Il n'est pas éloquent et, tout à l'heure, il faudra qu'il adresse quelques paroles bienveillantes à tous. Aussi a-t-il préparé une série de petits discours qu'il a placés dans le même ordre que celui de la liste de réception. A chaque nouveau groupe annoncé, il n'aura qu'à enlever un feuillet et il aura ses paroles sous la main. Néanmoins, monsieur le bourgmestre est inquiet.

Un autre échevin, grand, majestueux, caresse lentement sa longue barbe blonde et semble se dire : pourquoi n'est-ce pas moi qui suis le premier magistrat de la cité, je « représente » bien mieux.

Le troisième échevin, court, gros, chauve, rouge comme un homard cuit, paraît à l'aise, sanglé dans son costume, le claque en tête et l'épée au côté, comme un de ces houilleurs que l'on voit souvent, en temps de carnaval, superbement vêtu en général de l'Empire. Il étouffe dans son uniforme trop étroit et, de temps à autre, dit timidement à son collègue, l'homme majestueux : « En aurons-nous bien pour deux heures ? » Mais l'homme majestueux qui désire être bourgmestre, répond

aujourd'hui d'un air stoïque : qu'importe ! »

Enfin les huissiers, tout de noir vêtus et une belle chaîne en argent au cou, s'agitent.

Le Collège prend position, les portes s'ouvrent à deux battants, et l'on annonce : Messieurs les officiers de l'armée !

Le défilé commence.

Depuis une heure, M. le Bourgmestre adresse quelques paroles bien senties — mais écrites — à tous.

Toujours il a trouvé dans son esprit — et sous sa main — les mots qu'il faut pour réjouir le cœur des corps constitués.

Les deux échevins ne cessent de sourire. L'un discrètement, royalement presque. L'autre largement, la bouche ouverte jusqu'aux oreilles.

On annonce les employés de l'Administration communale.

Beau groupe.

Les fatigués sans fin que ces braves s'imposent pour remplir dignement leurs délicates et absorbantes fonctions, n'ont heureusement pas altéré leur bonne humeur native et leur précieuse santé. Tous se portent comme des charmes, tous ont le sourire sur les lèvres. C'est d'une voix ferme encore que le plus vieux d'entre eux — un vétéran blanchi sous la calotte et sur le rond de cuir — se fait l'interprète des sentiments qui sont sensés animer ses collègues.

Le Bourgmestre répond :

« Assurément, messieurs, s'il est au monde quelqu'un qui puisse apprécier votre savoir, votre zèle, votre dévouement, c'est bien moi. Compagnon de vos travaux journaliers, je sais trop quelles peines je dois me donner pour vous empêcher de compromettre, par des excès de travail, une santé précieuse pour les contribuables de Liège.

« Soyez persuadés, mes chers collaborateurs — permettez-moi de vous appeler ainsi — que mon plus grand désir — qui est du reste celui de tous mes administrés — que mon plus grand désir, dis-je, est de pouvoir continuer longtemps à vous seconder dans vos efforts, et de prendre toujours ma part des travaux considérables que vous menez à bien, grâce à votre fiévreuse activité, à votre scrupuleuse exactitude, à votre intelligente initiative, à votre désintéressement sans limites. »

Le vieil employé blanc verse un pleur. Le défilé continue.

La police !

Si les agents — on le dit, du moins — arrivent souvent trop tard quand il s'agit d'arrêter les malfaiteurs, ils savent du moins arriver à temps à la réception du jour de l'an.

C'est une compensation.

Le Bourgmestre répond au Commissaire en chef et à la police :

Assurément, messieurs, s'il est au monde quelqu'un qui puisse apprécier votre zèle, votre dévouement, votre flair merveilleux, c'est bien moi, votre chef, le compagnon de vos dangers journaliers. Je sais trop quelles peines je dois me donner pour empêcher que, dans votre ardeur et emportés par votre zèle, vous n'arrêtiez tous les innocents plutôt que de ne livrer personne à la justice, je sais trop dis-je, ce que vous valez pour n'être pas fier de me trouver à la tête d'une police qui s'est signalée à l'attention de l'Europe entière lors des affaires Pirard et Carpay, et soyez persuadés que mon plus grand désir est de pouvoir continuer longtemps à vous seconder dans la noble tâche que vous avez entreprise : arrêter les chiens qui courent dans les squares, arrêter les passants attardés qui chantent dans les rues et même, oui messieurs, et même arrêter les criminels !

Le défilé va de plus belle.

Tout-à-coup, la voix de l'huissier retentit comme la sonnerie de clairon :

Les professeurs du Conservatoire !

Ils s'avancent.

Types remarquables. C'est un fouillis de cravates blanches et de nez rouges.

Le chef de la bande parle. Il parle bien, cet homme. D'aucuns disent même qu'il aurait plutôt convenu pour être avocat que directeur d'une école de musique.

Le chef parle toujours. De temps à autre, il relève son pantalon qui, vierge de bretelles, paraît vouloir se dérober. Il finit enfin sa harangue. Les autres reniflent avec satisfaction.

Le bourgmestre prend la parole :

« Messieurs, s'il est au monde quelqu'un qui puisse apprécier votre courage, votre zèle, votre dévouement, c'est bien moi. Spectateur de vos travaux je dirais plus, de votre héroïsme journalier, je sais trop quelles peines je dois me donner pour vous empêcher de compromettre, par des excès de courage, des vies précieuses. Jamais, messieurs, au grand jamais, lorsqu'il s'est agi de pomper, vous n'avez été en-dessous de votre vieille réputation ! Vos tuyaux, toujours en bon état, ont admirablement fonctionné chaque fois que l'occasion s'est présentée, et quand l'heure du dévouement sonne, on vous trouve... toujours pleins... toujours pleins... de courage... pour accomplir... les actes... (à part) mais sapristi, qu'est-ce que je lis là.

Alors son voisin, l'échevin majestueux, le tire par la manche : « Faites donc attention, mon cher bourgmestre, vous vous trompez de papier. Vous venez de lire le discours destiné aux pompiers !... »

Six heures du soir.

Le bourgmestre rentre, toujours en uniforme, tombe anéanti sur un fauteuil, et s'évanouit.

Sa famille s'empresse, on ouvre les fenêtres, on fait respirer les sels au mayeur.

Celui-ci soupire.

MADAME (avec un tendre intérêt). — Cela va mieux, mon ami ?

LUI. — Oui, un peu, merci... mais j'ai cru être asphyxié...

MADAME. — Mais comment cela se fait-il donc, je ne te croyais pas si femmelette...

LUI (avec éclat). — Si femmelette, madame, si femmelette, j'aurais voulu vous y voir ! Savez-vous qui j'ai dû recevoir aussi ?

— ???

— Les gendarmes !!! CLAPETTE.

## SON DERNIER.

Zizi se rendait au conseil où il allait porter la nouvelle de sa démission.

— Ah, disait-il à un ami, si je voulais tout dire... mais bah ! je garde tout cela pour moi.

Tu as raison va, lui dit son ami — qui avait lu le *Tintama* — mieux vaut avoir des pensées secrètes que tout son argent.

Tiens, dit Ziane, je le placerai dans mon discours.

Et en prenant la parole pour annoncer la catastrophe, Zizi dit à ses collègues :

« Certes, messieurs, je pourrais dire bien des choses, toutes en ma faveur, mais je les garde pour moi, car mieux vaut avoir des pensées secrètes, que tout son argent. »

## LE GATEAU DES ROIS

A mon petit ami P. DRYON.

La neige en gros flocons tombait et sur la terre étendait son tapis glacial, morce austère ; Le plumage hérissé, sous la crête du toit, Les moineaux se pressaient, à moitié morts de froid ; Le givre en longs festons aux branches du vieux

Se balançait et rien ne bougeait dans la plaine.

Malgré ce triste aspect de la nature en deuil, Si, d'un humble atelier on eût franchi le seuil, On eût vu le bonheur sur plus d'un franc visage.

Briller joyeusement : on finissait l'ouvrage.

Avec beaucoup d'ardeur, car du patron la voix Venait de s'écrier : « C'est la fête des Rois ! »

« Je vous invite tous au banquet de famille »

« Quand l'heure sonnera vous jetterez la vrille, »

« La scie et le rabot jusqu'à demain matin ; »

« Déjà la ménagère apprête le festin : »

« Au moment du dessert on tirera la fève, »

« Mais d'abord, mes amis, que l'ouvrage s'achève. »

Jean Berthaud était un de ces bons ouvriers D'énergie et de cœur, gloire des ateliers ; Instruit, laborieux il s'était de bonne heure Créé son atelier, sa modeste demeure.

Occupant quelques bras et tout marchait au mieux ; Il voyait l'avenir, tranquille et radieux.

Il avait femme accorte intelligente, active Et trois gentils enfants, niches alertes et vives :

Deux filles, un garçon, l'aîné ; tout souriait Au brave menuisier qui gaiement travaillait.

L'heure a sonné, chacun à la hâte s'apprête ; Dans la chambre à côté la table est déjà prête ;

Egayé par l'éclat d'un âtre flamboyant, Le festin apparaît encore plus attrayant.

On fait honneur aux plats ; chacun en conscience De l'humble cordon bleu célèbre la science.

La table offre vraiment un ravissant tableau ! Au moment du dessert un énorme gâteau !

Excitant chez chacun une clameur joyeuse, Complète le festin par sa présence heureuse ;

Chaque regard l'admire avec certain émoi Car de ses flancs dorés il doit sortir un roi.

Le père fait les parts ; d'après l'antique usage Les deux premiers moreaux que donne le partage

Sont posés de côté : « C'est la part du bon Dieu »

« Et de la bonne Vierge ; aujourd'hui, dans ce lieu, »

« Nous rions, mes amis, mais la froide misère »

« Accable à quelques pas plus d'un malheureux frère ; »

« Aussi, nos bons aïeux, n'écoulaient que leur cœur »

« Réserverent toujours une part au malheur. »

« Faisons aussi comme eux et qu'en notre humble

« Fête

« La part du pauvre aussi se trouve toute prête.

Disant cela, Berthaud partageait entre tous L'appétissant gâteau, quand soudain quelques coups A la porte frappés faiblement retentirent.

Se levant aussitôt les trois enfants ouvrirent. On aperçut alors, grelottants, sur le seuil, Une femme et ses fils en vieux habits de deuil ;

Ils venaient réclamer cette part destinée Au malheur ; par le fils l'aumône fut donnée ;

Puis chacun se rassit, cherchant avec gaité La fève qui devait donner la royauté.

Séul, blotti près de l'âtre, ayant quitté sa chaise, Jules, le fils aîné jouait avec la brasse

De foyer, tout gêné, levant parfois les yeux Vers la table où chacun semblait fort anxieux ;

Car, malgré tant d'efforts qui ne trouvaient la fève, La mère, en remarquant ainsi son fils, se lève

Et lui prenant la main l'amène doucement : « Que faisais-tu là-bas ? Réponds petit gourmand ;

« Tu n'as déjà plus rien ? Quoi ? Ton assiette est vide ? »

« Ah ! fi ! que c'est vilain de se montrer avide ! »

« Tu pourrais t'étouffer, méchant, puis en mourir »

« En mangeant de la sorte. Ah ! tu devrais rougir ! »

« Vois tes plus jeunes sœurs ; elles sont bien plus

« Sages

« Et se tiennent ainsi que de grands personnages ; »

« Voyons, parle, qu'as-tu ? Réponds donc, à la fin ! »

« Ah ! mère ils étaient trois et tous avaient si faim !

« Dit l'enfant tout honteux : Pardonne bonne mère, »

« Car j'ai donné ma part avec celle que père »

« Avait mises pour eux de côté : l'appétit »

« M'avait quitté, voyant pleurer le plus petit ! »

A ces mots Jean Berthaud, l'œil mouillé, se redressa Et, pressant dans ses bras son fils, avec tendresse, Il couvre de baisers cet enfant généreux.

Puis, à ses compagnons le montrant, tout heureux : « Amis ne cherchez plus de qui parer la tête ;

« Voilà, voilà le Roi, le vrai Roi de la fête ! »

Des pleurs coulaient des yeux des braves artisans Et chacun embrassait cet enfant de dix ans, Bonté le cœur ingénu secourant l'indigence S'enivrait de ta joie, ô noble bienfaisance.

Heureux, heureux celui dont le cœur a compris Combien la charité dans ce monde a de prix !

C'est si doux de laisser tomber des riches herbes Le grain que le malheur ramasse dans les herbes !

La simple goutte d'eau que verse notre main Au voyageur lassé, l'humble croute de pain

Bonnie à l'indigent dont la voix balbutie Un timide merci ! comptent dans notre vie !

Bien plus que des hauts faits dans le monde vantés Et ces exploits obscurs par Dieu seuls sont comptés !

FÉLIX WAGENER.

Les personnes qui, par oubli, n'auraient pas reçu de lettre de faire part de la mort de M. ZIANE (Emile-Sosthène-Policarpe-Isidore) sont priées d'assister à son enterrement civil, qui aura lieu mardi prochain, à neuf heures.

On se réunira à la maison mortuaire quai de l'Université (en face des deux perches qui gênent l'admirable perspective de la rue Grétry.

## La Semaine théâtrale

Théâtre Royal.

Le boucan est à l'ordre du jour, ou plutôt du soir au Théâtre royal. Ça n'est bien gai pour personne.

M. Viola, le fort-ténoir, paraît heureusement doué, il lui manque encore beaucoup de choses pour être un grand artiste, mais il possède une rare bonne volonté et ce public — dont il a su conquérir les sympathies — voudra, pensons-nous, l'encourager à bien faire.

Jeani, M. Méric, le nouveau baryton ne s'est pas trop mal tiré du rôle de Rigoletto, mais la représentation, dans son ensemble, a été bien mauvaise. M. Duchesne qui ne possède pas un organe suffisant pour chanter l'opéra de Verdi, a eu le tort de manifester de l'humeur parce que le public avait ri en le voyant rester à quia dans l'air : comme la plume au vent !

On parle de la démission de notre premier ténor. Nous sommes de ceux qui le regretteraient, car si M. Duchesne ne possède pas une grande voix, c'est du moins un artiste d'une rare distinction ; et la chose est assez rare par le temps qui court, pour qu'on n'en fasse pas fi !

Pavillon de Flore.

Le *Truc d'Arthur*, un nouveauté du palais royal, obtient chaque soir au Pavillon de Flore un très grand succès.

Impossible de raconter toutes les joyusetés, les quiproquo qui fourmillent dans cette pièce, les situations les plus drôlatiques par lesquelles passent M. de Pontbrisé, son domestique Benoit et la baronne de Ste-Colombe. Ce serait trop long, l'espace nous manque et puis, je préfère laisser à nos lecteurs la primeur de ces petits riens qui abondent dans le *Truc d'Arthur* et en font une pièce tout à fait drôle.

L'interprétation et la mise en scène sont dignes d'éloges. Mes plus sincères compliments à M<sup>me</sup> Jenny Rose (Baronne de Ste-Colombe), M. Victor (de Pontbrisé) et M. Desclous (Benoit), un trio d'artistes qui enlèvent la pièce avec tout le brio, le diable au corps que demandent les joyusetés produites sur la scène du palais royal.

## ATELIERS DE PHOTOGRAPHIE ZEYEN

Boulevard de la Sauvenière, 137.

Salon d'exposition permanente. — Entrée libre.

## Théâtre Royal de Liège

Direction Edmond Giraud

Bur. à 6 0/0 h. — Rid. à 6 1/2 h.

Dimanche 7 janvier 1883.

Une seule représentation extraordinaire donnée par M. Auguez, baryton du théâtre national de l'Opéra, de Paris.

Guillaume Tell, grand opéra.

On commencera par

Le Bonhomme jadis, comédie en 1 acte.

## Théâtre du Gymnase

Direction Ed. GIRAUD.

Bur. à 6 0/0 h. — Rid. à 6 1/2 h.

Dimanche 7 janvier 1883

Le Marquis de Villemor, comédie en 4 actes.

Les Dominos roses, comédie en 3 actes.

## Théâtre du Pavillon de Flore

Direction Isidore RUTH.

Bur. à 6 0/0 h. — Rid. à 6 1/2 h.

Dimanche 7 janvier 1883.

Représentation de M<sup>lle</sup> LULLY, chanteuse à diction, et adieux de M<sup>lle</sup> ROSAHL, chanteuse de genre.

1<sup>re</sup> représentation de :

Le docteur Noir, grand drame en 7 actes.

Grand Intermède par M<sup>lle</sup> Lully, ROSAHL, MM. Vauvel et Molivier.

Une Fille terrible, vaudeville en 1 acte.

Liège. — Imp. Em. PIERRS et frère, r. de l'Étuve, 12

# COMMENT ON TIRE LES ROIS.

PAR LE NEZ.



EN BOUTEILLE.

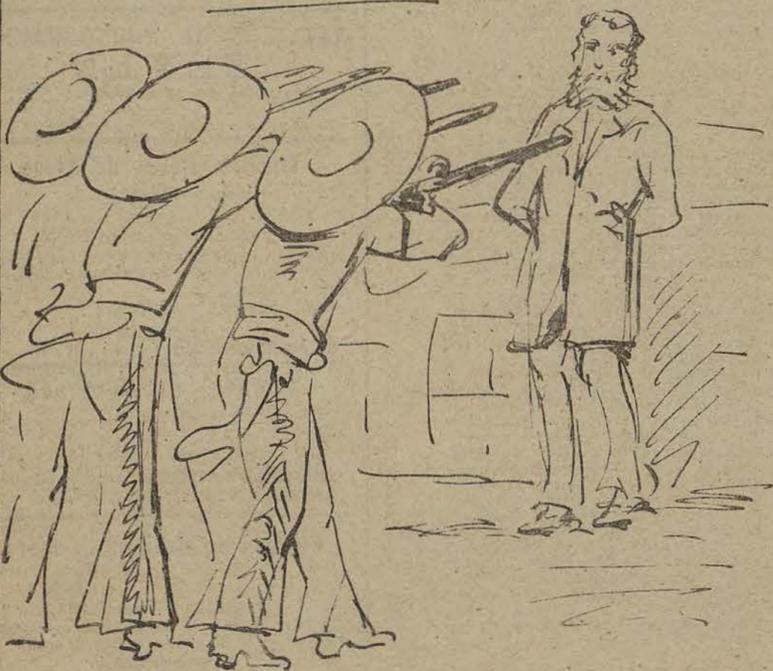


CHEZ SOI



ENTRE AMIS

A LA MEXICAINE



A LA NIHILISTE

